

Guy LAFON, **Esquisses pour un christianisme**. Coll. « Cogitatio Fidei », n° 96. Paris, Éditions du Cerf, 1979, 13.5 X 21.5 cm. 230 pages.

Avec ce volume, la collection *Cogitatio Fidei* nous offre une autre initiation à la lecture sémiotique du fait chrétien. Bien qu'il soit un recueil d'articles déjà publiés, l'ensemble constitue une excellente introduction à cette méthode de lecture, qui a le grand mérite de redonner au texte tout son potentiel de signification.

L'auteur s'introduit par un commentaire de l'épisode néo-testamentaire des tentations au désert : il y fait preuve d'une capacité exceptionnelle de faire parler un texte.

La première partie de l'ouvrage énonce la théorie en cause: « Qu'il y ait un vouloir dire à l'origine de tout texte, comment en écarter l'hypothèse ? Mais, à supposer qu'on puisse mettre la main dessus, que faire de ce vouloir dire, quand on l'aurait trouvé ? Nous estimons, quant à nous, qu'il y a autre chose à faire qu'à le garder, qu'à le paraphraser... L'indéfini du sens, qu'intercepterait le vouloir dire retrouvé, est libéré par la lecture, et par la lecture de la lettre... » (pp. 23-24). C'est cet axiome qui est appliqué au christianisme : d'abord par une définition de la lecture par rapport à l'interprétation; plus directement, après une dénonciation du fonctionnement de l'imaginaire, par une évaluation de l'affirmation de Dieu dans le champ symbolique entendu dans le sens que lui donne la sémiotique ; enfin, par une contestation de la pensée axée sur la finalité.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur redit le tout en termes de *méthode* pour une lecture « poétique ». Dans la troisième partie, la méthode est appliquée à cinq textes: *Philippiens* 2, 5-11 ; *Luc* 17, 5-10 ; *Genèse* 2, 25-3,7 ; *Marc* 3,31-35 ; enfin un fragment de *Pascal* (*Pensées*, Br. n° 425).

Cet essai de théologie non métaphysique vaut surtout par l'illustration qui en est donnée. Tel autre théologien devra avoir, nous semble-t-il, sa façon à lui de faire parler les textes.

Si ces essais servaient à ébranler l'impérialisme de la théologie traditionnelle, ce serait déjà une réussite. On dispose maintenant d'une méthode de lecture complémentaire. On ne pourra plus désormais s'en dispenser.

De là à considérer ce mode de lecture comme l'unique théologie de demain, il y a cependant une marge. Quant à nous, bien que nous y puissions des intuitions fécondes, ce type de lecture nous convainc de moins en moins à mesure qu'il se technicise. Là comme ailleurs, la technique n'a plus l'attrait qu'elle avait au tournant des années 1960-1970. De même, l'attrait pour le « non-dit » ne peut plus s'imposer au point de sous-estimer le « déjà-dit » ou le « se disant spontanément ». Enfin, nous ne comprenons pas comment une méthode de lecture finalisée comme pas une autre, présentée dans un ouvrage qui vise un objectif précis, peut rejeter si facilement toute « pensée de la fin ».

R. Michel ROBERGE

Tiré du *LAVAL Théologique et Philosophique* (Québec), Vol. XXXVI, n°2, juin 1980, pp.216-217